

mesure aussi rigoureuse, exécutée avec une telle violence, permet à ses auteurs de se féliciter aussi placidement de leur succès. Cette dépêche est un véritable rapport de bourreau attestant que sa victime s'est laissé égorger sans résistance :

« Rien ne saurait donner une idée de la désolation qui règne à Varsovie ; dans la nuit du 14 au 15 courant a été accomplie la conscription par force, cette iniquité criante dont on ne peut se faire une idée que si on l'a vue. On ignore le nombre des victimes, Dieu seul le sait, mais peu de maisons, surtout dans les quartiers industriels, ont été épargnées. Dans une petite rue du nom de Krywe-Kolo, qui se compose de sept à huit maisons en tout, on a enlevé plus de vingt personnes. Le nombre de ceux qui ont cherché à se dérober par la fuite à toute une vie de souffrances et de privations. égale, dit-on, celui des hommes que les agents ont saisis. Autrefois, les jeunes gens seuls étaient enlevés ; aujourd'hui, les pères de famille, aussi bien que le fils unique d'une veuve, pour peu qu'il soit suspect aux yeux du Gouvernement, ou de son représentant le marquis Wielopolski, subit le même sort, et sans préparation aucune, sans avoir le temps de pourvoir au besoin de ceux dont il était le seul soutien, car la conscription se fait au milieu de la nuit, quand la population s'y attend le moins. La force armée cerne la maison ; on monte chez la victime, on la garotte sur place, lui ayant à peine donné le temps de passer ses habits, et puis, quand ce pauvre malheureux, tiré de son sommeil par cette navrante réalité, se trouve dans la rue, on le lie avec des menottes à un compagnon de malheur, et on le emène. Les femmes, les mères, les enfants suivent ce lugubre cortège en poussant des cris de désespoir ; parfois, on les voit se ruer contre la force armée pour resserrer une dernière fois entre leurs bras un père, un frère, un fils.

« Aucune expression ne saurait rendre ce que les habitants de Varsovie ont éprouvé en cette nuit ; ce n'était qu'un long cri de désespoir dans toutes les rues. Ceux qui parlaient étaient peut-être encore les plus résignés. Plusieurs disaient aux femmes qui les entouraient : « Toutes ces iniquités-là n'empêcheront pas la Pologne de revivre ; dites-le bien à nos enfants. Que Dieu les bénisse, que Dieu les garde ! » D'autres chantaient des hymnes religieux. Quelques faits isolés de résistance se sont présentés. Un boucher du Vieux-Quartier (*Stare Miasto*) a voulu attenter à ses jours pour se soustraire au sort qui l'attendait ; un autre a voulu se défendre avec une hache ; tous les deux ont été désarmés. La garnison de la ville avait été portée à 50,000 hommes pour cette seule nuit, armes chargées.

« Malgré l'habitude qu'ont les Polonais de ces scènes de désolation, le souvenir de cette nuit ne s'effacera d'aucune mémoire, et malheur à ceux qui en portent la responsabilité ! Aucune nouvelle de la Province ; on est inquiet. Peut-être aura-t-on essayé de résister. »

A la vue de cette dernière injustice plus barbare que toutes les autres, la même idée, le même sentiment s'est emparé des populations de la Pologne soumises à la Russie ; elles ont pris les armes, et ont attaqué les troupes russes concentrées sur divers points fortifiés du royaume.

Les résultats ne sont pas connus d'une manière certaine, les succès et les revers paraissent cependant se contrebalancer, mais on ne peut se faire illusion sur la dernière conséquence de cette révolte ; la Russie vainera encore une fois, et il n'y a pas de doute que le sang de nombreuses victimes, et les larmes de tout un peuple expieront cette nouvelle tentative d'une nation qui demande à ses bourreaux la grâce d'exister.

Comment peut-on expliquer l'attitude calme et tranquille de l'Europe en présence de si grandes et de si fréquentes violations des principes élémentaires de la justice, de la loi et des traités signés par toutes les puissances européennes ? Aujourd'hui qu'on fait parade de tant d'amour et de sincère compassion pour les peuples opprimés, écrasés par la tyrannie, à cette époque où toutes les nationalités trouvent des défenseurs, qu'on s'apitoie si fort sur le sort de ces pauvres Italiens assez malheureux et assez ennemis de leur bonheur, pour ne pas aimer la justice arbitraire et les fusillades des soldats de Victor Emmanuel, qu'on envoie des milliers de soldats et qu'on dépense des millions pour donner aux habitants du Mexique la faculté de se choisir un gouvernement à leur goût, comme on a versé des flots de sang pour défendre la Turquie contre la Russie, comment se fait-il, dis-je, que la Pologne ne trouve pas un soutien parmi les représentants des nations ? A peine si quelques voix éparses s'élèvent de temps en temps, au grand étonnement de leurs auditeurs, pour plaider la cause des droits et des traités méconnus et foulés aux pieds. La foule ne les écoute pas, on ne paraît pas même les comprendre. Au sénat français deux orateurs, M. Delalain et M. Jules Favre, ont parlé avec éloquence de cette longue injustice qui pèse sur cette courageuse et constante nation, à la honte et au grand danger de l'Europe qui voit sans émotion commettre cet assassinat, et qui ne veut pas voir que cette légalité absurde et barbare qu'elle tolère chez un peuple étranger, devra un jour se propager parmi les autres peuples et faire leur malheur à tous. M. Billaut, l'orateur du gouvernement, au nom du principe de la non-intervention, qui n'a pourtant empêché ni la guerre de Crimée, ni la guerre d'Italie, ni la guerre du Mexique, a dit qu'on ne devait pas s'immiscer dans la conduite des gouvernements étrangers, et que d'ailleurs, l'ordre régnait à Varsovie. Il n'a pas dit que dans cette ville on avait dû doubler la garnison, et que cinquante mille cosaques tenaient la population dans le silence.

Le résultat a été le même, au parlement de Turin, où quelques députés ont tenté de faire un appel aux grands principes qui doivent diriger la conduite des gouvernements.